

Chapitre 8 : Sous les bombes

Par moustik80

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

Hermione entra dans la pièce où Dumbledore s'affairait autour de l'ordinateur, peaufinant les réglages de la machine temporelle. La veille, il lui avait dit qu'elle ferait un autre voyage d'essai.

« Alors, où m'envoies-tu cette fois ? » demanda-t-elle, croisant les bras.

Le professeur leva les yeux de l'écran. « Cette fois, je te renvoie encore plus loin dans le passé. Nous visons une occasion spéciale. Quelque chose d'un peu amusant. »

Hermione haussa un sourcil. « Et qu'est-ce que c'est ? »

« Mercredi 12 mai 1937. C'est la date du couronnement du roi George VI. Il y aura une grande cérémonie à l'abbaye de Westminster et un immense cortège dans les rues. Une ambiance festive, beaucoup de monde. Parfait pour te fondre dans la foule. »

Il désigna un sac posé sur une chaise. « J'ai préparé une tenue d'époque. Elle devrait te convenir. »

Bien qu'Hermione aurait préféré retourner directement en 1869, elle comprenait que d'autres tests étaient nécessaires. Ce voyage lui semblait néanmoins prometteur. Elle attrapa le sac et se rendit dans la salle de bain pour se changer.

La tenue se composait d'une robe à carreaux bleus avec une jupe assortie, accompagnée d'un chapeau sobre, d'un long manteau en laine grise, de bas en soie, et d'une paire de chaussures simples. Tout cela dans un style typique du milieu des années 1930. Hermione se regarda dans le miroir et fit une grimace.

« On dirait que j'ai voyagé dans *Downton Abbey*, » murmura-t-elle.

Quelques minutes plus tard, elle était prête.

Dumbledore sourit en l'examinant. « Parfait. » Il lui tendit un petit sac à main noir. « Dans ce sac, tu trouveras les indications pour rejoindre le parcours du défilé. J'y ai aussi glissé des billets en livres sterling de l'époque. Si tu as faim, prends un repas dans un café ou va voir un spectacle. Profite de l'occasion. C'est un jour de fête. »

Il lui remit sa montre de rappel. « Une précision importante : le bouton rouge est une

échappatoire d'urgence. Si tu appuies dessus trois fois, le vortex se dirigera vers ta position. En théorie, cela devrait fonctionner, mais la machine n'est pas conçue pour déplacer le vortex très loin. Cela pourrait surcharger le système et entraîner sa destruction. Il y a aussi une chance que ça ne marche pas du tout. N'utilise ce bouton qu'en cas d'absolue nécessité. »

Hermione glissa la vieille clé en fer que Dumbledore lui tendit dans son sac. « Elle ouvre la porte de service qui mène à une ruelle derrière le bâtiment. Cette serrure n'a jamais été changée depuis la construction de l'usine. Tu pourras entrer et sortir en toute discrétion. »

Elle prit aussi son couteau de poche et son téléphone — pour le principe, bien que totalement inutile en 1937.

« Prête, » déclara-t-elle en grim pant dans le panier.

Le bourdonnement de la machine monta en intensité, et un vortex scintillant s'ouvrit sous elle. Comme la fois précédente, elle fut lentement descendue. Quelques secondes plus tard, elle se retrouva dans la même pièce, mais cette fois en 1937.

La pièce servait d'entrepôt pour des boîtes contenant des boutons de toutes tailles et formes. Hermione sortit du panier et jeta un regard autour d'elle. Le panier se rétracta rapidement vers son point d'origine, et le vortex se referma, devenant invisible. Elle savait qu'il était toujours là, microscopique.

« Eh bien, 1937... nous voilà ! » murmura-t-elle en esquissant un sourire.

Hermione sortit du bâtiment et se dirigea vers l'avant. La rue lui était familière, mais les bâtiments paraissaient beaucoup plus neufs, et certains qu'elle ne reconnaissait pas s'élevaient là où elle s'attendait à voir des boutiques modernes. Elle resta un moment à observer, fascinée, les vieilles voitures à traction qui roulaient tranquillement, impeccablement entretenues, comme sorties d'une collection d'époque.

Pendant quelques instants, elle resta immobile, luttant pour assimiler ce qu'elle voyait. *Je suis vraiment en 1937...* pensa-t-elle avec une pointe d'excitation. Chaque détail était d'une précision étonnante : les vitrines soigneusement décorées, les lampadaires au style art déco, et les passants qui déambulaient dans la rue.

Les gens étaient vêtus de tenues parfaitement d'époque : des femmes en robes ajustées aux motifs floraux, des hommes en costumes trois pièces, certains coiffés de chapeaux feutre, d'autres portant des casquettes plates. Les conversations qu'elle saisissait au passage lui semblaient irréelles.

Point de vue d'Hermione

J'appréciais ma promenade dans le Londres des années 1930, émerveillée par tout ce qui semblait différent. Chaque détail avait un charme désuet : les vieilles enseignes, les bâtiments

d'un autre temps, et ces rares voitures à l'allure élégante qui défilaient lentement. J'avais parcouru environ trois ou quatre kilomètres quand une sensation étrange s'insinua en moi, presque imperceptible au début, comme un courant d'air froid dans une pièce chaude.

Le soleil était déjà en train de se coucher. Bizarre... Je ne pensais pas avoir passé autant de temps à marcher. Le ciel, qui s'assombrissait rapidement, ajoutait une touche inquiétante à l'atmosphère. Ce qui me troubla davantage, c'était la fraîcheur soudaine. J'avais cru que ce manteau serait beaucoup trop chaud lorsque je l'avais enfilé, mais il s'avérait parfait. Le temps semblait presque hivernal, bien loin du printemps que j'attendais.

Je commençai aussi à remarquer des détails étranges autour de moi. Les rues étaient presque désertes, à l'exception de quelques passants épars. Une femme au foyer portant des provisions, un ouvrier avec une casquette baissée sur le visage, un homme en costume à l'air pressé... Tous semblaient nerveux, marchant vite, jetant des regards furtifs autour d'eux.

Au début, j'avais supposé que tout le monde était au défilé du couronnement. Mais en observant davantage, un frisson d'inquiétude me parcourut. J'avais croisé pas moins de six bâtiments qui semblaient avoir été récemment incendiés. Des fenêtres béantes et noircies me fixaient comme des yeux vides.

C'est alors que je l'entendis pour la première fois : un bourdonnement lointain. Un son sourd, presque imperceptible, mais qui semblait vibrer dans l'air. Je m'arrêtai, regardant autour de moi, et remarquai soudain que la plupart des passants avaient disparu. Le silence était oppressant, et ce bourdonnement... il faisait dresser les poils sur ma nuque.

« Non... Non... Quelque chose ne va pas du tout, » murmurai-je, le cœur battant.

Mon instinct me criait de comprendre ce qui se passait. C'est alors que mes yeux tombèrent sur une poubelle, d'où dépassait un journal froissé. Je m'approchai rapidement, mon pouls s'accéléralant à chaque pas. Je saisis le journal, à moitié couvert de saletés, et frottai la surface pour en lire les mots. Une grande partie du texte était illisible, mais la date, elle, était toujours visible :

9 octobre 1940.

À cet instant, je réalisai que non seulement j'étais dans la mauvaise année, mais que tout ce que je venais de remarquer prenait enfin sens. Les bâtiments en ruine, les gens nerveux, les rideaux épais couvrant toutes les fenêtres... Et ce bourdonnement sourd. L'année 1940...

Puis, les mots d'un cours d'histoire auquel je n'avais prêté que peu d'attention surgirent brutalement dans ma mémoire :

« LE BLITZ DE LONDRES. »

Des fragments du cours du professeur Binns me revinrent : *Le Blitz de Londres... cette période de la Seconde Guerre mondiale où les bombardiers allemands pilonnaient la ville chaque nuit*

pendant des mois, dans une tentative de briser le moral britannique.

Avec une terreur grandissante, je compris soudain ce que ce bourdonnement signifiait. Ce bruit inquiétant était le son des moteurs de centaines de bombardiers allemands, se dirigeant droit vers moi.

La sirène de raid aérien hurla dans la nuit, confirmant mes pires craintes.

« MERDE ! » jurai-je à haute voix. « Dumbledore, espèce de connard ! Tu m'as foutue en plein milieu du Blitz ! »

Je regardai ma montre, hésitant à appuyer sur le bouton de rappel. Mais non. Si j'utilisais le rappel d'urgence maintenant, il y avait une chance que la machine se détruise. Cela réduirait à néant mes espoirs de retourner voir Fleur. Je devais trouver un autre moyen.

J'ai fait demi-tour et couru aussi vite que je pouvais vers l'usine. Alors que je me précipitais dans les rues sombres, des explosions résonnaient au loin. Une rue plus bas, j'aperçus un immeuble frappé par une bombe s'effondrer dans un fracas terrifiant, remplissant l'air de fumée et de débris.

J'étais pétrifiée, réalisant que revenir à l'usine me mettrait directement sur la trajectoire des bombardiers ennemis.

Le bourdonnement n'était plus lointain. Il était assourdissant, transformé en un rugissement menaçant.

Une vague de panique m'envahit. Mon cerveau se mit à fonctionner à toute vitesse.

« Réfléchis... Réfléchis... » dis-je à voix haute. J'essayais désespérément de me souvenir de quelque chose de ce fichu cours d'histoire. À l'époque, j'étais convaincue que rien de tout cela ne serait jamais utile.

« Monsieur Binns... Je reconnais mon erreur. »

Puis une étincelle jaillit dans mon esprit. Un fragment du cours traversa ma mémoire.

« *Pendant le Blitz, de nombreux Londoniens se réfugiaient dans les tunnels du métro.* »

Bien sûr ! Le métro ! C'est là que je dois aller.

Mon regard balaya la rue à la recherche d'un panneau indiquant une station de métro. Je devais la trouver, et vite. Le grondement des bombardiers se rapprochait à chaque seconde, et je savais que je n'avais pas beaucoup de temps.

Soudain, je me rappelai avoir passé l'entrée d'une station de métro à un pâté de maisons. Avec les explosions devenant de plus en plus fortes et proches, je courus aussi vite que

possible vers la bouche de métro. Les chaussures que je portais n'étaient pas du tout adaptées à la course, mais l'adrénaline m'aidait à maintenir l'allure. Mon cœur battait à tout rompre, mes pieds glissant parfois sur les pavés mouillés.

J'atteignis enfin les escaliers et les dévalai à toute vitesse, manquant de peu de trébucher sur les dernières marches. Une minute plus tard, je me retrouvai sur le quai.

Il ressemblait beaucoup à ceux que je connaissais, mais avec des différences évidentes. Le quai était bondé de gens, certains assis, d'autres allongés à même le sol. Des dizaines de personnes, hommes, femmes, enfants et personnes âgées, occupaient chaque espace disponible. Certaines familles avaient apporté des couvertures, des sacs, et même quelques chaises pliantes. C'était un véritable camp improvisé.

Je me souvenais du cours du professeur Binns : *Les Londoniens passaient souvent la nuit entière dans les stations de métro pour se protéger des raids aériens.*

La scène était étrangement silencieuse, à l'exception de quelques chuchotements. La plupart des gens semblaient concentrés sur les bruits sourds des explosions au-dessus. Chaque détonation faisait frissonner certains, mais personne ne criait ni ne pleurait. Ce qui me frappa le plus, c'étaient leurs visages. Tous arboraient cette même expression résignée, un mélange de fatigue et de stoïcisme.

« Mademoiselle, voulez-vous du café ? »

Je me retournai et vis un homme portant un brassard de la Croix-Rouge. Il se tenait juste à ma gauche, un sourire bienveillant sur le visage, tendant une tasse en métal.

Après ce que je venais de vivre, l'idée de boire un café chaud était la meilleure chose au monde. « Oui, s'il vous plaît. Merci. »

Je pris la tasse avec un sourire reconnaissant et soufflai doucement sur le liquide fumant. Une partie de moi avait envie de faire un commentaire sarcastique sur le fait que les Allemands semblaient me prendre pour une cible personnelle, mais en regardant les visages fatigués autour de moi, je n'en eus pas le cœur.

Ces gens avaient bien plus de courage que je ne pourrais jamais en avoir. Ils vivaient chaque jour avec la mort planant au-dessus de leurs têtes, mais ils continuaient à avancer, à tenir bon.

Je pris une gorgée de café et sentis la chaleur se répandre dans mon corps. Pour la première fois depuis que j'avais atterri en 1940, je me sentis un peu plus calme.

Je pris mon café, me trouvai un coin vide au bout du quai et m'assis. Tout ce que je pouvais faire maintenant, c'était attendre que le raid aérien passe. Pour passer le temps, je sortis discrètement mes écouteurs et les cachai sous mes cheveux, lançant une playlist sur mon iPod.

J'écoutai Linkin Park. Un sourire ironique me traversa l'esprit. *Ils n'auraient probablement*

jamais imaginé que l'un de leurs morceaux résonnerait pendant un raid aérien de la Seconde Guerre mondiale.

Après un moment, une envie pressante me força à chercher les toilettes. La salle de bain était vide et étrangement calme. Mais alors que je m'assis, un bruit attira mon attention : le son étouffé d'un enfant qui pleurait doucement.

Je tendis l'oreille et réalisai que les pleurs venaient du compartiment voisin. Une fois que j'eus terminé et que je me lavais les mains, il était évident que l'enfant et moi étions seules. Une question me traversa l'esprit : *Pourquoi est-elle seule ici ?*

Aussi agacée que je pouvais être par la situation, il y avait quelque chose dans ces pleurs fragiles que je ne pouvais pas ignorer.

« Hé... ça va ? » lançai-je doucement.

Les pleurs s'interrompirent un instant, puis reprirent.

« C'est normal d'avoir peur. Moi aussi, j'ai peur. Pourquoi ne viens-tu pas me voir ? »

Un moment plus tard, une petite fille sortit du compartiment. Elle devait avoir environ six ans, avec de longs cheveux bruns bouclés, des yeux bleus brillants et un manteau de laine gris qui semblait un peu trop grand pour elle. Elle avait l'air terrifiée, les larmes coulant sur ses joues.

« Je veux ma maman ! » sanglota-t-elle.

Je regardai rapidement la porte des toilettes, puis de nouveau vers elle.

« Ta maman n'est pas là, sur le quai, avec les autres ? Peut-être qu'elle t'attend là-bas ? »

Elle secoua la tête, les yeux remplis de larmes. « Je ne sais pas où est ma maman... »

Je compris aussitôt qu'elle était perdue. « Tu t'es perdue, ma puce ? »

Elle hocha la tête, éclatant en sanglots encore plus fort.

« On était au grand magasin, et je suis allée voir les jouets sans dire à ma maman. Quand la sirène a sonné, tout le monde courait pour aller à l'abri... et je ne l'ai pas retrouvée ! »

Je m'accroupis doucement à sa hauteur, posant une main rassurante sur son épaule.

« Tu as eu peur, alors tu es venue ici parce que tu savais que c'était l'endroit le plus sûr. Tu as très bien fait, tu sais ? C'est beaucoup trop dangereux dehors. »

Elle hocha timidement la tête, ses petits yeux toujours pleins de larmes. À chaque explosion au-dessus de nous, elle se recroquevillait légèrement. Une vague de tendresse me traversa. Peut-

être que cette histoire avec Fleur me rendait plus sensible, mais je savais que je ne pouvais pas laisser cette petite fille seule ici.

« Écoute, je vais te confier un secret, » murmurai-je avec un sourire. « C'est aussi mon premier raid aérien, et tu sais quoi ? Moi aussi, j'ai un peu peur. »

Elle sembla surprise et un peu réconfortée. Son expression s'éclaira légèrement lorsqu'elle leva les yeux vers moi.

« Vous êtes américaine ! »

Je secouai la tête, amusée.

« Presque ! Hermione Granger, de Sydney, Australie, à votre service. » Je tendis la main.

Après une petite hésitation, elle la serra délicatement. « Je suis Minerva McGonagall. Mais ma maman m'appelle Minnie. J'ai six ans. »

Je me repris rapidement et lui répondis chaleureusement.

« Enchantée, Minnie. Voici le marché : si tu restes avec moi et m'aides à ne pas avoir trop peur, je te promets de t'aider à retrouver ta maman une fois que tout sera terminé. On cherchera un policier, d'accord ? »

Son visage s'illumina immédiatement, ses larmes séchant presque instantanément.

« Vous le feriez ? Vraiment ? »

Je hochai la tête. « Bien sûr. Allez, viens. J'ai trouvé un coin douillet là-bas. On s'installe et on attend. »

Elle glissa sa petite main dans la mienne, et nous retournâmes ensemble sur le quai. Je savais que je devais rester forte pour elle.

Je lui fis signe de me suivre jusqu'à mon petit coin, et nous nous installâmes ensemble. Au début, elle resta silencieuse, mais petit à petit, elle se mit à parler.

J'appris que son père servait dans la Royal Navy en tant qu'ingénieur dans la salle des machines du porte-avions HMS Argus. Elle semblait particulièrement fière du service de son père. Son visage s'illuminait lorsqu'elle me racontait les aventures qu'il lui décrivait dans ses lettres.

« Ma maman est très gentille. Elle fait les meilleurs cookies du monde ! » dit-elle avec enthousiasme, avant d'ajouter qu'elle avait deux grandes sœurs qui la taquinaient tout le temps, mais qu'elle les adorait. Elle me parla aussi de son école, de ses amis, et de Winky, sa

poupée préférée qu'elle ne quittait jamais.

En retour, je lui racontai quelques anecdotes sur ma vie, lui disant que j'étais fille unique et que je rêvais de devenir actrice, comme Katharine Hepburn. Bien sûr, je pris soin d'omettre les détails qui seraient bien trop compliqués à expliquer à une petite fille de 1940.

Nous discutâmes un bon moment et, à ma grande surprise, nous semblions vraiment bien nous entendre, comme si nous nous connaissions depuis toujours.

Après un moment, je posai doucement ma main sur son épaule.

« As-tu encore peur ? » lui demandai-je.

Elle hocha la tête, et l'expression de peur qui traversa son visage me serra le cœur.

« J'ai peur... » murmura-t-elle. « J'ai peur que les Allemands envahissent notre pays et... qu'ils emportent ma maman et mes sœurs. Ça me donne des cauchemars... »

Avant que je ne puisse répondre, une explosion proche secoua l'air autour de nous. La petite fille poussa un cri et se recroquevilla contre mon torse, tremblante de peur.

Je l'enveloppai de mes bras et la serrai doucement.

« C'est fini... c'est fini, Minnie. Je suis là. »

En la berçant lentement, je pris pleinement conscience de la terreur constante à laquelle ces Londoniens devaient faire face chaque nuit. À ce moment-là, je vis les regards autour de moi : des hommes, des femmes, des enfants, chacun portant dans ses yeux la peur et l'incertitude de ce que demain leur réserverait.

Il était clair que l'invasion allemande n'était pas seulement une crainte lointaine pour eux ; à cet instant précis de 1940, elle était une possibilité très réelle.

Je regardai de nouveau Minnie, blottie contre moi.

Je ne pouvais pas la laisser seule... pas maintenant.

Assise là, je réfléchissais à la guerre, à la façon dont elle n'était plus une histoire tirée d'un livre ou d'un cours ennuyeux, mais une réalité brutale qui se déroulait autour de moi. Je savais ce qui allait arriver. Cette guerre durerait encore cinq longues années et ferait des millions de victimes.

Il me vint à l'esprit qu'en ce moment même, une jeune fille à Amsterdam, Anne Frank, dormait probablement paisiblement dans son lit, inconsciente de l'horreur qui allait bientôt s'abattre sur elle. Tout comme Minerva ici, tant d'autres dans le monde vivaient leur vie sans savoir ce qui les attendait. J'avais toujours été fascinée par les choses sombres et morbides, mais là, c'était

trop, même pour moi.

Le regard apeuré de Minerva me ramena à la réalité. Beaucoup avaient peur, tout comme elle. Les explosions sourdes qui résonnaient au-dessus de nos têtes me rappelaient constamment que la guerre était bien là, implacable et dévastatrice. C'était une leçon de vie que je n'aurais jamais pu apprendre dans la salle de classe du professeur Binns. Cette peur, je pouvais désormais la voir, l'entendre et la ressentir.

Au-dessus de nous, Londres brûlait. Des gens mouraient, à cet instant même. Je ne pouvais rien faire pour eux. Mais je pouvais aider Minerva, la reconforter. C'était plus fort que moi.

« Les Allemands n'envahiront pas l'Angleterre. Ils ne prendront pas ta famille, » lui dis-je doucement.

Elle me regarda, ses yeux brillants de larmes. « Comment le sais-tu ? »

Je lui adressai un sourire rassurant. « Je le sais. Ils ne le feront pas. Et je vais te confier un autre secret... Les Allemands vont perdre cette guerre, Minnie. Je te le garantis. »

Minerva sembla vouloir me croire, mais son visage restait hésitant. « Tu ne peux pas savoir ça... »

À cet instant, je décidai de prendre un risque. Elle n'avait que six ans, et même si elle en parlait à quelqu'un, ils penseraient que c'était une histoire inventée par une enfant.

« Minnie... Est-ce que je peux te faire confiance pour garder un énorme secret ? »

Elle hocha la tête avec enthousiasme. « Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer ! »

Je ris doucement. « Très bien. As-tu déjà entendu parler du livre *La Machine à explorer le temps* de H.G. Wells ? »

Minerva fronça les sourcils. « Non... C'est quoi ? »

« C'est un livre qui raconte l'histoire d'un professeur qui invente une machine capable de voyager dans le temps. Il peut aller à hier, demain, ou même loin dans le futur. »

La petite hocha lentement la tête, absorbée par mes paroles.

« Eh bien... voilà mon secret. Dans le futur, quelqu'un construira une vraie machine à voyager dans le temps, et je l'ai utilisée. Je viens du futur. »

Minerva éclata de rire. « Non ! Ce n'est qu'une histoire... Tu ressembles à mon oncle Seamus quand il me raconte des histoires de fées. »

Je souris. « Tu veux une preuve ? »

Ses yeux s'agrandirent de surprise. « Tu as des trucs du futur ? »

« Oui, mais tu dois me promettre de ne jamais en parler à personne. Si les Allemands mettent la main sur ça, des choses très mauvaises pourraient arriver. Souviens-toi : Les langues bien pendues coulent les navires, d'accord ? »

« Je promets ! »

J'ouvris mon sac et en sortis mon téléphone. « Regarde ça. C'est un téléphone. Bon, il ne peut pas appeler ici, mais il fait plein d'autres choses incroyables. Tu veux voir ? »

Elle regarda l'appareil avec fascination. « Oui ! Montre-moi ! »

« Très bien. Maintenant... souris ! »

Je levai le téléphone et pris une photo de nous deux. Puis, je lui montrai l'image à l'écran. Minerva sembla émerveillée.

« Tu as pris une photo... Et elle est en couleur ! Comment tu as fait ça ? »

« C'est une machine très spéciale. Mais regarde, c'est ce qu'on appelle un selfie. Tu es le tout premier selfie du monde ! Un jour, quand tout le monde en fera, tu pourras dire : *J'étais déjà une pro avant que ce soit cool.* »

Nous rîmes ensemble. Je lui montrai ensuite une courte vidéo que je pris de nous deux. Elle était captivée par ce qu'elle appelait mon téléphone magique. L'espace d'un instant, elle oublia complètement l'alerte aérienne et le danger qui pesait au-dessus de nos têtes.

« Tu aimes la musique ? » lui demandai-je.

« Oh oui ! Maman met souvent le phonographe pour mes sœurs et moi. »

« Parfait ! » Je lui tendis l'un de mes écouteurs et mis l'autre dans mon oreille. « Je vais te faire écouter une chanson du futur. Tu as de la chance, je suis une grande fan secrète de Taylor Swift. Mais chut... Ne le dis à personne. Normalement, je suis plus branchée Linkin Park et Metallica, mais je pense que tu n'es pas encore prête pour ça. »

Elle éclata de rire. « Taylor Swift ? J'ai hâte d'entendre ça ! »

Quelques instants plus tard, je lançai *Love Story* de Taylor Swift. Minerva s'assit tranquillement à mes côtés, écoutant la musique d'une artiste qui ne naîtrait que 49 ans plus tard. Au début, elle sembla concentrée, mais peu à peu, elle se mit à bouger doucement la tête en rythme. Puis, un sourire se dessina sur son visage.

« J'aime bien cette chanson, » dit-elle, curieuse. « Tu as un phonographe dans ton téléphone ? Comment ça tient là-dedans ? »

Je ris en lançant une autre chanson de Taylor Swift, *You Belong With Me*. « C'est de la technologie spéciale du futur. Top secret, » dis-je en lui faisant un clin d'œil. « Mais profite simplement de la musique. Et tu sais quoi ? Tu n'es pas seulement la première personne à prendre un selfie, mais aussi la toute première fan de Taylor Swift au monde ! »

Ses yeux brillèrent, et elle hocha la tête avec enthousiasme. « Vraiment ? C'est trop génial ! »

« Oh, et encore une chose, Minnie : je te le promets, les Allemands ne vont jamais envahir l'Angleterre. Et en plus, ils vont perdre la guerre. »

Cette fois, je vis un soulagement évident dans ses yeux. Elle me croyait, et cela semblait apaiser ses craintes.

« Génial, » dit-elle simplement, un sourire détendu sur les lèvres.

Alors que nous étions assises là, je sentis une étrange familiarité avec la date du jour. Ce n'était pas lié au Blitz ou à la guerre, mais c'était au bord de mon esprit, comme si j'étais sur le point de me rappeler quelque chose d'important.

En feuilletant mon téléphone pour trouver une autre chanson, je tombai sur *Abbey Road*. Et là, ça me frappa.

« Oh mon Dieu ! *C'est aujourd'hui !* » m'exclamai-je, riant de la coïncidence.

« Quoi ? » demanda Minerva, intriguée.

« Rien, rien. Écoute ça. C'est une chanson un peu folle, mais j'espère que tu l'aimeras, » dis-je en lançant *Lucy in the Sky with Diamonds* des Beatles.

Aujourd'hui était le 9 octobre 1940. À cet instant, dans un hôpital de Liverpool, un bébé du nom de John Winston Lennon venait de naître. Je l'imaginai, allongé dans son berceau, totalement inconscient du fait qu'un jour, il deviendrait une légende de la musique.

« Joyeux anniversaire, John, » murmurai-je avec un sourire discret.

Nous avons continué à écouter d'autres chansons pendant un moment. J'ai choisi celles que je pensais qu'elle aimerait. En l'honneur de l'anniversaire de John Lennon, j'ai mis quelques morceaux des Beatles, dont *Octopus's Garden*. Elle trouva cette chanson étrange mais amusante. Chaque morceau était accompagné de son expression émerveillée, comme si elle découvrait un monde magique.

Finalement, je passai *Get Lucky* de Daft Punk, et elle sembla particulièrement l'apprécier. Elle tapotait doucement son pied en rythme, mais je remarquai qu'elle était de plus en plus

fatiguée. Ses paupières se fermaient lentement, et elle bâilla discrètement.

« Tu as sommeil ? » demandai-je doucement.

« Oui... » répondit-elle dans une petite voix endormie, se blottissant légèrement contre moi.

J'ai retiré les écouteurs de Minerva, déposé mon manteau sur ses épaules et l'ai prise doucement dans mes bras. Elle s'est blottie contre moi et s'est rapidement endormie, paisiblement, la tête posée sur ma poitrine. N'ayant rien d'autre à faire et souhaitant l'apaiser autant que moi-même, j'ai fermé les yeux, tentant d'ignorer la peur qui continuait à me serrer le ventre. Peu à peu, je me suis laissée emporter par le sommeil, malgré l'inconfort de ma position.

Lorsque je me suis réveillée le lendemain matin, une douleur aiguë dans le dos m'a fait grimacer. J'avais l'impression qu'un troupeau m'était passé dessus pendant la nuit. C'était bien fait pour moi d'avoir dormi assise sur le sol d'une station de métro pendant un raid aérien allemand.

Autour de moi, les autres personnes dans la station commençaient à se lever et à rassembler leurs affaires. Bientôt, elles sortiraient pour évaluer les dégâts et reprendre le cours de leur vie, comme elles l'avaient sans doute fait de nombreuses fois auparavant.

Je regardai Minerva, toujours profondément endormie. Avec un sourire, je la secouai doucement pour la réveiller. « Il est temps de te lever, petite. Allons trouver un policier pour te ramener chez toi. »

Elle ouvrit lentement les yeux, encore ensommeillée, puis les frotta avec ses petites mains.

« Pourrais-tu m'accompagner chez moi ? Je sais où j'habite. »

« Es-tu sûre ? »

« Oui. J'habite au 194 Stepney Way. Maman m'a appris mon adresse. »

« Bien sûr, petite. Allons te ramener chez toi. Je suis sûre que ta maman doit être morte d'inquiétude. »

Nous avons quitté la station et commencé notre marche vers Stepney Way. La ville était encore enveloppée d'une atmosphère étrange et lourde. Des colonnes de fumée s'élevaient ici et là, et certaines rues étaient couvertes de gravats. Des bâtiments avaient été partiellement détruits, mais les Londoniens autour de nous semblaient s'adapter, bravant les ruines avec une résilience admirable.

En chemin, pour alléger l'ambiance, je lui ai demandé ce qu'elle voulait faire quand elle serait grande.

« Je veux devenir pompier, » dit-elle joyeusement. Puis elle fronça les sourcils. « Mais ma sœur Athéna dit que c'est seulement pour les garçons. »

Je ris doucement et me baissai à sa hauteur.

« C'est des bêtises, Minnie. Dans le futur, les femmes font toutes sortes de choses que personne ne pensait possibles. Elles dirigent de grandes entreprises, gouvernent des pays entiers, deviennent scientifiques, médecins... et même pompières ! Tu sais quoi ? Toi, Minerva McGonagall, tu peux devenir tout ce que tu veux. Si quelqu'un te dit que tu ne peux pas, n'écoute pas. Continue à essayer, et prouve-leur qu'ils ont tort. Si tu dois te souvenir d'une seule chose que je te dis, c'est celle-ci : découvre ce que tu veux faire et fonce. »

Elle m'écouta attentivement, ses yeux brillants, puis sourit de toutes ses dents.

« Youpi ! Je peux être pompière ! »

En chemin vers chez elle, j'ai remarqué plusieurs bâtiments endommagés. Le raid de la nuit précédente semblait avoir été particulièrement lourd, laissant derrière lui des façades noircies, des fenêtres soufflées et des rues jonchées de débris. Chaque fois que nous passions devant une structure détruite, je voyais la peur se refléter dans les yeux de la petite fille.

« Je n'aime pas les bombes. Elles me font peur », dit-elle d'une petite voix tremblante.

Je lui avais tenu compagnie toute la nuit, mais la voir toujours effrayée me perturbait profondément. Je devais trouver un moyen de l'aider à se sentir plus en sécurité. Soudain, une idée me vint. Je fouillai dans mon sac et sortis mon couteau de poche préféré, un souvenir de mon grand-père.

« Tu vois, Minnie, je vais te donner ça. C'est mon canif préféré. Mon grand-père me l'a offert quand j'étais petite. Il l'avait avec lui quand il a combattu les méchants Japonais. Tu as vu ce que mon téléphone peut faire de merveilleux ? Eh bien, ce couteau peut te protéger des bombes, comme il a protégé mon grand-père. Il te suffit de l'avoir sur toi. Mais attention, il est un peu tranchant. Tu dois le manipuler avec soin. Ne l'utilise jamais pour couper quoi que ce soit ou blesser quelqu'un. Il sert uniquement à éloigner les bombes. Tu comprends ? »

Minerva regarda le petit couteau, fascinée, et me sourit. « Je ferai très attention. Je ne l'aurai que pendant les raids aériens. Ça me gardera en sécurité ? »

Je savais que c'était un mensonge... et qu'un peu de moi était peut-être folle de confier un couteau à une gamine de 6 ans. Mais si cela pouvait la rassurer, ça valait le coup. « Oui, il te gardera en sécurité. Mais souviens-toi, c'est notre secret. On ne peut pas laisser ces vilains Allemands le savoir. »

Elle hocha la tête avec sérieux. Le couteau tenait parfaitement dans ses petites mains. Après l'avoir observé un instant, elle replia la lame soigneusement et le glissa dans la poche de son manteau.

En continuant notre chemin, je lui tenais la main, et nous chantions des chansons de Taylor Swift pour alléger l'atmosphère. Peu à peu, son visage s'éclaira. Lorsque nous arrivâmes enfin chez elle, elle semblait heureuse et moins effrayée.

J'ai frappé à la porte, et une femme aux cheveux bruns d'une trentaine d'années vint ouvrir. Elle avait l'air inquiet jusqu'à ce qu'elle aperçoive la petite fille à mes côtés.

« Minnie ! Où étais-tu ? Je t'ai cherchée partout, j'étais morte d'inquiétude ! » s'exclama-t-elle en la prenant dans ses bras.

La petite courut se blottir contre elle. « Quand je ne t'ai pas trouvée, je suis allée dans la station de métro pour être en sécurité. Mon amie Hermione m'a aidée à ne pas avoir peur. »

La mère de Minerva me lança un regard reconnaissant. « Merci d'avoir ramené ma petite Minnie. Je suis Charlotte McGonagall. »

Je lui serrai la main avec un sourire chaleureux. « Hermione Granger. Je l'ai trouvée seule dans la station, en train de pleurer. Je lui ai juste tenu compagnie et je l'ai ramenée chez elle. Elle a été très gentille et vraiment courageuse. »

Charlotte soupira de soulagement. « Je ne vous remercierai jamais assez. Veuillez entrer, je vous en prie. »

Je secouai la tête poliment. « Je suis désolée, je ne peux pas. J'ai des gens qui m'attendent, et ils doivent probablement s'inquiéter aussi. Je pars de Londres aujourd'hui. »

Charlotte hocha la tête, toujours aussi reconnaissante. « Merci infiniment de l'avoir gardée en sécurité. J'espère qu'elle n'a pas été trop dérangeante. »

Je souris. « Pas du tout. Je l'ai divertie avec quelques histoires. J'écris des récits de science-fiction, alors je lui ai raconté quelques contes fantastiques. » Cela couvrirait mes arrières au cas où Minerva parlait trop, les adultes penseraient qu'elle avait simplement inventé l'histoire.

À ce moment-là, je fis un clin d'œil à Minerva, qu'elle me rendit discrètement.

« Encore une fois, merci infiniment. »

« De rien. »

Je me suis accroupie pour être à la hauteur de Minerva. « Je dois retourner d'où je viens. Souviens-toi de ce que je t'ai dit : tout ira bien. »

Puis, à voix basse, je lui murmurai : « N'oublie pas de garder notre secret... et reste toujours en sécurité. »

Elle sourit et me serra dans ses petits bras. « Je le promets. Merci, Hermione. »



Je fis un dernier signe à Mme McGonagall, puis je repris mon chemin vers l'usine, observant les dégâts causés par le raid. Les Londoniens commençaient déjà à nettoyer les rues et à évaluer les dommages. Je savais que ce n'était que le début pour eux, mais ils allaient s'en sortir. Londres avait déjà traversé bien des tempêtes, et celle-ci ne serait pas différente.

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2025 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés